

XYZ. La revue de la nouvelle

La Fuck You

Louis-Philippe Hébert



Numéro 119, automne 2014

Utopie : tout va pour le mieux dans le pire des mondes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/77790ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, L.-P. (2014). *La Fuck You. XYZ. La revue de la nouvelle*, (119), 43–51.

La Fuck You

Louis-Philippe Hébert

*à Jean-Pierre Vidal,
puisque'il faudra bien un jour
que ça finisse
autant que ce soit
en beauté*

TOUT VA BIEN. Tu es assis sur le lit. Les oreillers et le couvre-lit attirent ton attention. Tu ne veux pas les regarder. Ils semblent en métal. Déjà. Pas de tissu. Pas de souplesse. Un métal dur comme celui des rideaux. Tu es entré sans t'en rendre compte dans une pièce métallique. Et toi-même, ton bras gauche d'abord, ta jambe droite ensuite, tes genoux, tu te sens devenir plus fragile. La peur qui t'habite ne connaît pas de définition. Elle n'est pas répertoriée dans ces livres de psychologie qui te font rire, quand, ni la nuit ni le jour, tu ne dors plus. Mais tu ne veux pas avoir peur. Tu savais que ça allait venir.

Tout grince maintenant. Tout grince autour de toi. Fer contre fer. Un sentiment de freinage. Comme si l'Univers entier manquait d'huile. Ah, tu ferais un bon mécanicien ! Et tu ris, tu ris... Tu te trouves drôle. Le décor, c'est le décor. Pourtant, bien d'autres avant toi sont venus ici. Bien d'autres y ont passé la nuit. Certains avec des femmes. Certains avec des hommes. Et puis, toutes les combinaisons. Les animaux sont interdits. Mais qui peut vraiment savoir ?

Tu vois des tarentules descendre le long du mur. Tout va bien. Ce sont des fils de fer. Des fils qui vibrent. Quelqu'un parle à l'intérieur de toi et te dit de ne pas t'en faire. Tu vois des souris filer entre les pattes du lit. Tu gardes ton calme. L'hôtel a certainement été dératisé. Il y a des rongeurs et des insectes dans tous les hôtels. Tu le sais. Tu l'as appris où ? Des cours d'hygiène ? Des animaux mécaniques hantent ton esprit. Tu revois les jouets de métal de ton enfance. La 43

clé sur le côté. Comme de gigantesques oreilles. Service aux chambres ? Non, ça va.

Ça va aller. Ils sont aux commandes. Ils vont venir te chercher. En hélicoptère, peut-être ? Tu imagines qu'ils t'ont repéré. Mais il n'y a pas de *ils*. Souviens-toi. Tu avais fracassé tout ce qui bougeait à coups de marteau. violemment. Tu avais dispersé les pièces dans la maison. C'était un immeuble d'appartements. Tu en avais glissé sous les portes des voisins. Dans les escaliers. Quelqu'un était arrivé dans ton dos. Le concierge. Tu avais dû t'expliquer.

Il t'avait traîné devant tes parents. Tu avais trois ans, non, quatre ou cinq. Tu voulais tuer. Tu t'attaquais aux insectes. Aux papillons. C'était facile. Aux mouches. Ton père ne parlait pas. Ta mère, Mizuki la soumise comme tu disais, te suppliait. Elle pleurait. Mon fils, mon fils ! Et toi, tu tenais au bout de tes doigts, dans une poche de ton pantalon, un ressort en spirale avec lequel tu jouais à te couper. Oui, tu t'en servais pour te couper le bout des doigts. C'était bon. Tu n'avais rien à dire. Rien à expliquer. À personne. Comment expliquer ça, pourquoi et à qui ? Qui méritait des explications ? Un coup de marteau sur la tête serait bienvenu.

La vie de la famille était compliquée. On ne t'avait jamais appris à manipuler les baguettes correctement. Ton père ne voulait pas qu'on utilise des « bouts de bois » pour manger. Vous autres, dans votre famille, même le riz vous l'amenez à votre bouche avec des fourchettes. Tu étais fils unique. Ta mère se pliait aux exigences de ton père. Lui, il rageait quand il découvrait des baguettes cachées dans l'armoire. Il devait toujours y avoir un couvert à l'américaine sur la table. Un couteau. Une fourchette. Il n'était pas question de servir du thé. À l'école, tu faisais rire de toi. Tu mangeais gauchement. Tes camarades te trouvaient maladroit et ils prenaient plaisir à te torturer. Tu essayais de te venger sur les locataires de l'immeuble. Tu semais des indices. Des indices de fer sur lesquels ils pouvaient mettre le pied, trébucher ou, pire, qu'ils

Dorénavant, tu serais encore plus sous surveillance. Tu t'en fichais. Un monde nouveau était en train de naître. Toi, tu le sentais. Tu voyais le monde ancien, vieux, corrompu, pourri, et qui persistait. Toi, tu le sabotais, à ta manière. Tu semais les pièges. Tu les concevais, tu les organisais, puis tu les installais. Comme un enfant. Maintenant, de huit ans. Tu as eu huit ans, aujourd'hui. C'est normal d'avoir huit ans. Mais c'était la seule chose normale dans ton existence.

Le reste était monstrueux. Tuer n'est qu'un exemple. Au bout de la rue où tu habitais, il y avait une cour de ferraille. Dans les banlieues de toutes les grandes villes, il y a des terrains vagues, des voitures empilées par les ferrailleurs, des champs abandonnés pleins de bouts de métal qui dépassent. En banlieue de New York, il y en a. Tu avais vu des photos sur Internet. Même en banlieue de Tokyo, il y en a. Le terrain se trouvait dans une zone déserte. Mal éclairée. Tu faisais un détour pour passer devant quand tu allais à l'école. Tu aurais voulu y entrer. Mais tu avais peur, à cause du chien. En peu de temps, tu as trouvé le moyen de te débarrasser du chien. Tu as mis des clous dans une boulette de viande.

Le lendemain, quand tu es passé devant la grille, tu n'as pas entendu japper. Tu as glissé tes doigts dans les losanges créés par les mailles du grillage et tu as secoué la porte. La vibration s'est répercutée tout au long de la clôture de fer jusqu'à ce poteau de métal plus imposant que les autres qui faisait le coin. Rien. Sauf ce bruit impitoyable, que tu trouvais beau. Pas de jappements. Alors, tu t'es mis à grimper. Tu aurais aimé entendre une plainte, un gémissement. Le bout d'une chaussure dans le losange, l'autre chaussure, un peu plus haut. Tu t'es retrouvé de l'autre côté. Et tu t'es laissé tomber. Tu savais que tu ne pourrais plus échapper au chien s'il n'était pas mort ou s'il avait été remplacé par un autre, peut-être encore plus violent compte tenu des circonstances. Des circonstances dont tu étais le responsable. Même si le chien avait survécu — sans doute était-ce possible — il aurait été affaibli, mais en te voyant il aurait su que tu étais à l'origine de ses tourments. Il aurait repris de l'énergie. L'énergie

du désespoir peut-être. L'appétit de la vengeance, voilà qui est plus évident. Et plus fort.

Déjà ta peau presque blanche juste à l'idée d'affronter pareil ennemi devenait plus fragile. Tes os plus friables. Les médecins avaient averti tes parents. Votre fils ne survivra pas si la situation se dégrade. Il est pâle. Et toi, tu étais resté fasciné par le métal. La vieille crainte s'était estompée. Tu allais avoir onze ans. Tu étais plus fort que tout. Six années s'étaient écoulées depuis l'affaire des jouets cassés. Et trois années de martyre. Après l'affaire du chien. Tu t'étais avancé entre les carcasses d'autos et les morceaux de fer croisés qui rappelaient une crise d'hystérie qui se serait figée tout à coup. Sans explication. Et tu avais vu le chien étendu par terre, les pattes repliées contre la poitrine et contre le ventre. Quand tu as vu le sang qui coulait de son anus, tu as su que tu étais le plus fort. Tu l'as regardé dans les yeux. Et, alors, alors seulement, tu as compris que ton étrange pouvoir pouvait aller plus loin.

Tu lui as fracassé le crâne à l'aide d'une barre de métal. La vie, ta vie serait un combat. Le combat d'un samouraï. Cette barre de fer était ton sabre. Comment avais-tu pu ne pas t'en apercevoir ? Mais un camarade de classe t'avait identifié. Il suivait des cours de karaté. Il travaillait sur ton cas. C'est ce qu'il disait aux autres. Qu'il te ferait souffrir pour ce que tu avais fait. Son père était propriétaire de la cour de ferraille. Il savait que c'était toi. Le responsable. Du chien au crâne éclaté. Il y avait une caméra de surveillance. On ne te reconnaissait pas assez pour t'identifier clairement. Les policiers ne voulaient pas relier cette affaire à un enfant. Ils optaient pour un adulte. Mais lui, Kuma, le méchant petit cul de Kuma, il t'avait reconnu. À ta façon de marcher, de sauter d'un endroit à l'autre comme dans un jeu vidéo. Même si ton visage n'apparaissait jamais à l'écran. Il n'allait pas te lâcher.

Alors, tu as commencé à traîner un tournevis sur toi. Un tournevis court avec un manche qui tient bien dans la paume. En fait, quand tu fermais le poing sur le tournevis,

46 on ne voyait que la lame qui dépassait. Tu savais bien qu'un

jour ou l'autre, tu aurais à t'en servir. Tu ne savais pas quand. Tu l'as éborgné proprement, le vilain Kuma. Dans les toilettes de l'école. Si proprement qu'il n'a jamais su ce qui lui arrivait. Il n'a même pas crié. Tu l'as laissé là. Tu ne l'as pas achevé comme tu l'avais fait avec le chien. Tu n'as pas eu cette pitié pour lui.

Voilà. On te craignait maintenant. Quelque chose se dégageait de toi. Une odeur de meurtre. Tu étais né pour ça. Les faire taire. Les faire travailler. Les ensemençer, non. Mais tu t'affaiblissais de plus en plus. Il arrivait que tu t'évanouisses sans raison. Tu en avais tout de même violé quelques-uns dans les toilettes de l'école. La plupart d'entre eux étaient consentants. Ils venaient à toi. Ça va bien aller, c'est ce que tu leur disais. Sans grand enthousiasme. On t'avait laissé en paix par la suite. Ce que tu prenais à tes victimes, on considérait que tu le prenais avec raison. Comme un sacrifice humain dans certaines religions. Une offrande. Et chaque viol, un rappel de ta domination.

Tout allait bien. Ceux qui tombaient devaient tomber. On t'aimait autant qu'on te craignait. C'était l'équilibre que tu souhaitais atteindre. Tu avais laissé l'école comme on laisse un cimetière. Derrière toi, on était soulagé. Tu avais trouvé un moyen de subsistance. Dans l'immobilier. Tu aimais entrer dans les maisons. Tu faisais visiter des femmes qui parlaient fort et qui te prouvaient qu'elles pouvaient se débrouiller sans homme. Et des hommes, un peu dépourvus, qui achetaient sans examiner les salles d'eau ou les cuisines. Tu ne croyais pas un jour revivre toute cette domesticité. Ça te rappelait tes parents. La vie de famille. Le monde impossible des tâches ménagères.

Tu couchais à l'hôtel. Tu mangeais dans les restaurants. Tu prenais des taxis pour te déplacer. Tu te plaisais à raconter, dans les bars, que tu ne possédais qu'une valise. Tu n'avais aucune identité. Pas d'adresse fixe. Pas de papiers. Tu n'en avais pas vraiment besoin. Si on ne te payait pas comptant, tu préférerais ne pas être payé. Tu fonctionnais sur l'honneur. Tu entraais dans les maisons des autres. Tu faisais visiter. Tu

concluais la transaction. Puis tu appelais le propriétaire ou le courtier. Tu disais que la propriété était vendue. Le prix était bon. Supérieur à celui demandé. Quand on te questionnait pour savoir comment tu avais réussi ton compte, comment tu étais entré dans la maison, tu répondais : « Qu'est-ce que ça peut vous faire ? C'est vendu. »

Si on refusait de te payer, tu n'insistais pas. Et tu changeais de quartier. De banlieue. De province. En laissant un cadavre en souvenir. Parfois, tu te mettais à pleurer. Comme ta mère, le jour des rouages éparpillés. Tu ne voulais pas d'enfant. Il serait dangereux pour toi d'en avoir. Tu savais ce qui arriverait. Comme elle l'avait su, ce jour-là. Il y avait sans doute quelqu'un, quelque part, dans la famille... Parmi les ancêtres. Elle savait peut-être instinctivement. Elle t'avait reconnu. Non pas comme son fils. Comme un des siens. Tout simplement. Ton père lui avait planté des baguettes dans les yeux. Tu oses le dire maintenant.

Il y a tellement de choses qui ne sont pas dites. Tu savais cela. Mais tu comprenais aussi, comme elle, que ce monde était menaçant. Que les gens de ton espèce luttent toujours pour leur survie. Que jamais il ne peut y avoir de repos. Tu avais de plus en plus d'évanouissements. Tu étais allergique au métal. C'est ce que tu concluais. Une allergie ? Pas vraiment. Ta peau se dégradait. Tu aurais pu passer pour *un long nez* comme ton père. Il y a longtemps que tu n'utilisais plus les déodorants et les antisudorifiques à base d'aluminium. Tu traînais des fourchettes et des couteaux dans tes poches. Tu errais dans les parcs. Tu t'endormais. Tu voyais les feuilles devenir des lames de rasoir. Les arbres, des sabres. Les brins d'herbe, des pointes acérées. Tu te réveillais en sursaut.

Tu regardais les voitures comme si c'étaient des tombeaux. Tu entraais dans les taxis en retenant ton souffle. Tu en ressortais parfois en hurlant. Fier d'être encore en vie. Fier d'avoir surmonté ta peur. Tu n'osais pas affronter les voitures de métro. Même si on peut dire qu'à cette époque tout allait bien pour toi. Ça peut paraître étrange, mais tu parve-

Tu acceptais ce qui se passait en toi comme quelque chose d'inévitable, d'indiscutable. Tu ne t'étonnais pas d'être le seul atteint de cette étrange affection. Les autres avaient leurs problèmes ; toi, tu avais le tien. Puis, ça s'est dégradé.

Certains lieux que tu avais considérés comme sécuritaires ne l'étaient plus. On n'avait pas changé les portes de bois pour des portes de métal, mais pour toi la différence était là. Le bois s'était métallisé. La porcelaine aussi. Les tissus. Tes vêtements mêmes te répugnaient. Ta démarche, compte tenu des articulations, devenait plus saccadée.

Tu entrais dans la troisième phase de ton existence. Tu avais connu la curiosité durant ton enfance, la crainte durant l'adolescence, maintenant tu redoutais que ce monde qui n'était pas fait pour toi finisse par avoir ta peau avant que tu n'aies la sienne.

Tu étais peut-être le premier d'une série. Il te fallait être le dernier. Au moment même où, sur le tapis poussiéreux de ta chambre d'hôtel, tu te tordais de douleur, les fibres dans ta peau comme autant d'aiguilles, des enfants naissaient avec la même crainte, la même peur, la même chair si vulnérable. Tu ne pouvais pas t'imaginer être le seul à sentir le monde se métalliser. Que c'était ta folie à toi. Qu'elle ne serait jamais partagée.

Tu n'espérais pas une compagne ni un compagnon. Mais peut-être cette idée que d'autres naissaient comme tu avais pu naître — cette idée te rassurait finalement. Car ta solitude était grande. Les murs de ta chambre d'hôtel agissaient comme les parois d'un réservoir. Tu frappais contre les murs de carton et tu entendais résonner les tuyaux. Tu piétinais. Tu voyais des animaux partout, des insectes.

Tu les voyais même courir à l'intérieur de toi, sous ta peau devenue transparente. Tu les voyais dans le miroir, dans les pointes qui s'étaient incrustées dans ton visage et qu'on prenait pour des *piercings*. La vie trouvait un sens dans la mort imminente. Tout va bien. Tout va bien. Tu rêvais. Mais tu ne dormais plus. Tu étudiais toutes les nuits. Tu avais maintenant ton plan. Tu travaillais si près de l'écran que tu

aurais pu le lécher. Tu apprenais... Tu savais que ce monde devait disparaître tout doucement. Que cette vie était une maladie de la matière. Et que l'Univers allait s'en remettre comme on se remet d'un cancer.

Un jour, tu as fini par atteindre ton but. Tu as enfin réussi à entrer dans une centrale nucléaire. À la centrale de Fukushima. Pour une entreprise de nettoyage de bureaux et d'entretien de bâtiments. On ne t'avait pas demandé de fournir tes papiers ni de quelle ville tu venais. Pas plus qu'on ne le demandait à tes compagnons, des repris de justice pour la plupart, des évadés pour certains. De l'asile ou du pénitencier. Peu importe. Personne ne posait de questions. Il y avait longtemps que la société vous avait oubliés. Vous n'aviez pas de compte en banque.

Tu faisais partie de l'équipe de nuit. Tu arpentais les couloirs déserts avec ton aspirateur ultramoderne monté sur ton dos ; tu pénétrais sans peine dans les salles de contrôle où tu saluais un ingénieur à moitié endormi et qui en connaissait moins que toi sur le fonctionnement des réacteurs.

Mais vous étiez payés pour nettoyer, pas pour émettre des commentaires sur la sécurité. Vous formiez une bonne équipe. Tu avais un fort ascendant sur tes collègues. Tu en tuais peu. Presque par hasard. Et jamais sur les lieux du travail. C'était un groupe uni. Vous étiez fiers de votre efficacité. Vous appeliez la centrale de Fuku la *Fuck You* entre vous — même devant les contremaîtres, quand il y en avait et qu'ils décidaient que ça valait la peine de passer la nuit en votre charmante compagnie. Ils ne vous faisaient pas souvent l'honneur de leur présence. Ils jouaient au mah-jong plutôt que de vous surveiller.

Ce n'était pas nécessaire. De vous surveiller. « On vous paie pour ramasser et pour nettoyer ! » Alors, ça paraissait quand c'était propre. Sinon, la *Fuck You* se plaignait. De toi, elle n'aurait rien à redire. Tu allais tout nettoyer, tu allais même en faire plus que ce qui était demandé. Ton travail serait impeccable. Aussi propre que la surface du Soleil.

50 En fait, toi, Petit Soleil, Taiyō comme on t'avait appelé à la

naissance, ce nom que tu avais pourtant détesté jusqu'à il n'y a pas si longtemps, tu allais créer autour de toi ton propre Soleil. Un petit Soleil sur Terre. Qui ferait fondre toute la planète.

Il ne suffisait que d'attendre l'occasion. Un tremblement de terre, une marée trop haute et une erreur, dite « humaine » dans les journaux, surviendrait. Patience. Une fois déclenchée, la réaction ne pourrait être arrêtée. Le processus serait irréversible. Il fallait éradiquer ton espèce comme on éliminait les virus autrefois. Cautériser. Ce ne serait plus très long. La mort viendrait. La matière se liquéfierait. Le métal prendrait toute la place. Tout irait bien.

À ceux qui te demandaient pourquoi tu agissais d'une manière aussi étrange, pourquoi tu ne voulais voir personne, pas même cette amie de leur sœur qui ne pensait qu'à se trouver un compagnon pour acheter une maison de banlieue, une automobile et des meubles de chambre à coucher à l'américaine, tu répondais que l'Univers serait bientôt aussi propre qu'un four autonettoyant. Et tu riais.

Tout allait bien. On se dirigeait vers un nouveau monde. Et ce monde serait un monde meilleur. Purifié. Tu te répétais comme une litanie : la vie est le cancer de la matière. Il faut nettoyer la crasse.

Dans les restaurants américains où tu avais tes habitudes, tu mangeais des œufs. Deux œufs au miroir, *sunny side up*, comme aurait dit ton père. Tu ne savais pas s'il en mangeait beaucoup en prison. Tu en doutais. Dommage que ce ne soit pas lui qui ait tué ta mère. Il faut que tu fasses tout toi-même.

Du bout des doigts, tu arrivais maintenant à caresser longuement dans les couteaux le métal triomphant.